

Genèse 2, 4-9.15

## **L'unique humanité d'origine hébraïque**

Prédication du dimanche 20 septembre 2020 (Pasteur Rudi Popp)

### ***Dimanche d'éveil au judaïsme (Fédération protestante de France)***

Selon la Bible, l'humanité naît dans un jardin, à l'origine et donc toujours à nouveau. Cette naissance perpétuelle nous fait exister dans l'unité de l'humain, unité qui précède toute distinction entre homme et femme, entre juifs et chrétiens, entre croyants et incroyants. Cette naissance se raconte dans la Bible, qui en est la proclamation : « Humains, vous êtes en route ensemble, et votre histoire commune est déjà écrite. »

Selon le deuxième récit de la création de la Genèse que nous avons entendu, la vie commence par la plantation d'un jardin. Or, cet extrait du chap. 2 reste mystérieux à beaucoup d'égards : il parle d'abord de « toute la surface de la terre », de tous les arbres ; et soudain, voici l'humain placé dans un jardin, en un lieu clos, une enceinte.

Le jardin des origines apparaît ainsi comme une mise à l'écart du monde : on pourrait comprendre que les richesses — l'or, le pétrole, et d'autres terres rares — sont hors du jardin ! Étant placé en Éden, l'humain se retrouve déjà dans une limitation. L'humain des origines est placé dans une matrice où tout lui est donné, où il suffit de se rassasier à l'arbre de vie... à condition de reconnaître une limite.

Suivant l'histoire commune déjà écrite, on le sait déjà : il vient un jour où cette limite sera en conflit avec la liberté. Ce jour viendra, nécessairement, puisque c'est le lot de tout humain, où il faudra bien aller dehors, voir ce que vivre veut dire. Il va falloir être confronté au désir, à ce qui nous porte vers le monde, vers l'autre, vers la vie. Tragiquement, l'humain échoue dans cette quête, car la vie, l'autre, le monde ne peuvent être embrassés en totalité. Ainsi la quête humaine est à jamais relancée.

Cette histoire commune de la création de l'humanité est l'origine d'une unité, d'une compréhension unique de l'humain que juifs et chrétiens puisent dans la tradition hébraïque : ensemble, nous comprenons qu'en quittant le jardin des origines, il s'est passé quelque chose. Quelque chose s'est passé qui nous a institués en humains véritables, tels que nous sommes.

Nous n'avons pas lu le paragraphe où les humains mangent le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, qui a fait couler tant d'encre, a donné lieu à tant de représentations ! Ce n'est pas notre sujet ; retenons que la Bible nous a mis, lecteurs juifs et chrétiens, sur un unique chemin bordé par la proclamation que quelque chose de l'humain, à l'origine, a été perdu. L'être humain, au sortir de la matrice, est jeté dans une exploration d'un monde qui n'est pas innocente. Quelque chose nous précède que nous ne connaissons pas, mais qui nous creuse et nous pèse.

Ensemble, juifs et chrétiens font l'expérience qu'une origine a été perdue, et c'est pourtant à partir d'elle qu'il va falloir devenir humain. Exister comme sujet désirant et responsable, devenir sujet d'une histoire marquée par le temps. C'est ce que nous vivons tous, de rétributions en punitions, de gratifications en sanctions, depuis que nous avons été rejetés hors de la matrice première.

Selon la tradition hébraïque, commune aux juifs et aux chrétiens, l'humain ne restera donc pas en Éden. L'aventure des humains se joue définitivement hors de l'enceinte première. Vivre, c'est sortir du paradis, au prix de la transgression, pour devenir de vrais humains, en chair et en os.

La suite du texte que nous avons entendu est souvent comprise comme une déchéance, une chute. Or, beaucoup de commentaires rabbiniques y voient plutôt l'avènement de l'humain véritable, tel qu'il est. Mû par une faim insupportable, une ouverture qui le tenaille sans repos. Avec l'expulsion hors de l'Éden, la vie nous parvient sur un fond de rupture, sur un manque originel. Qu'en ferons-nous ? Désir de vie, ou envie de satiété ?

Habiter la terre en accueillant le manque comme le siège d'un élan de vie, ou habiter la terre dans une convoitise permanente pour combler ce manque ?

Une unique humanité d'origine hébraïque naît dans ces questions.

Et pourtant, les chemins des juifs et des chrétiens se sont séparés, sont séparés depuis 2000 ans. On parle de deux religions, dont on ne connaît pas toujours les différences, mais de toute évidence, ils n'auraient pas grand-chose à se dire.

La première difficulté à reconnaître l'unique humanité d'origine hébraïque réside dans le fait que beaucoup de chrétiens nourrissent leur connaissance du judaïsme du Nouveau Testament. On croit savoir que Jésus était juif, que les juifs ne l'aimaient pas, et donc ne l'aiment toujours pas...

Pour ce dimanche d'éveil au judaïsme, il me semble donc important de se souvenir encore que le judaïsme du temps de Jésus, cette religion du Temple de Jérusalem, n'est pas celui que nous connaissons aujourd'hui. Après la destruction du temple, en 70 après Jésus-Christ, le judaïsme a changé fondamentalement en recentrant sa spiritualité sur l'étude de la Torah, puis, un peu plus tard, du Talmud.

Entre le judaïsme du temple, fondé sur le sacrifice et le pouvoir des prêtres, et le judaïsme du livre fondé sur l'étude et l'autorité du maître, nous assistons à un changement de catégorie religieuse. Appliquer au judaïsme d'aujourd'hui, qui est un judaïsme du livre, les critiques que Jésus ou Paul adressait au judaïsme du temple, revient à commettre une erreur de raisonnement. C'est comme si nous reprochions aux catholiques de nos jours d'être responsables du massacre de la saint Barthélemy.

La deuxième difficulté à reconnaître l'unique humanité d'origine hébraïque vient des relations difficiles et violentes entre juifs et chrétiens, vieilles de plus de 10 siècles.

Elles ont leur origine dans l'Empire romain au sein duquel le judaïsme représentait une force significative. Les estimations avancent le chiffre de six à sept millions de Juifs dans l'empire, soit environ sept pour cent de la population. Les Juifs jouissaient de certains privilèges qui leur permettent de vivre l'observance du sabbat et qui les dispensent du culte de l'empereur. Ils prient pour l'empereur, mais ils ne prient pas l'empereur. Les disciples de Jésus faisaient pleinement partie de ce groupe, tout en le dépassant.

La rupture entre l'Église et la Synagogue intervient au second siècle. Les pères de l'Église ne se considèrent plus comme une simple branche d'Israël, mais comme le nouvel Israël. Ils expliquent que les Juifs sont déchus de leur élection et que cette dernière repose désormais sur l'Église. Les pères de l'Église, les théologiens du Moyen Âge et aussi les Réformateurs ont, chacun à leur manière, expliqué qu'Israël est devenu un peuple comme les autres et que désormais, la bénédiction de Dieu repose sur l'Église.

À partir du troisième et surtout du quatrième siècle, cette théologie se nourrit de l'accusation de déicide qui accomplit le rejet du judaïsme. La théologie du rejet d'Israël est grave, car elle contredit l'apôtre Paul qui a une position très claire sur ce sujet : « Dieu a-t-il rejeté son peuple ? Jamais de la vie ! Dieu n'a pas rejeté son peuple, ce peuple qu'il a connu d'avance. »

Non seulement ce type de théologie accapare Dieu au seul profit de l'Église, mais elle dépouille Israël de sa foi, et même de son histoire en annexant Abraham, Isaac et Jacob. La Bible des Juifs devient l'Ancien Testament qui n'a de valeur que par rapport au Nouveau. Les prophéties sont réinterprétées pour s'appliquer à l'Église. La terre d'Israël devient une

terre sainte pour le christianisme, ce qui justifiera les croisades avec les dramatiques conséquences que l'on connaît.

La théologie du rejet est un antisémitisme théologique qui a suscité un climat d'hostilité à l'égard du peuple juif et qui a ouvert la voie à un antisémitisme populaire, plus vulgaire et plus cruel.

Les conséquences de la rupture entre l'Église et la Synagogue vont être dramatiques pour les deux parties : pour les Juifs qui vont devenir les victimes d'un antisémitisme endémique de la part de nombreux chrétiens, et pour les chrétiens qui vont se couper de leurs racines spirituelles.

En se coupant de ses racines juives, l'Église chrétienne s'est fragilisée ; elle a été conduite à penser sa théologie dans les catégories de pensée disponibles à son époque, celles de la philosophie grecque. Au lieu de comprendre Dieu dans son histoire, les théologiens ont réfléchi aux attributs de Dieu : son caractère omniscient, omnipotent, omniprésent...

Tragiquement, un nouveau dialogue entre juifs et chrétiens n'a été entamé qu'après les crimes de la Shoah. Ce dialogue repose sur une expérience qu'un frère dominicain a résumé par le questionnement suivant :

En tant que chrétien, comment parlerais-je de ma foi à une personne qui ne la connaît pas ? J'évoquerais six points :

- J'écoute, car Dieu a parlé et Dieu parle.
- Je fais mémoire, car Dieu est le même hier et aujourd'hui.
- J'appartiens à une communauté, je ne suis pas seul dans ma foi.
- Je vis, grâce à la Bible, dans une histoire qui me dit la fidélité de Dieu.
- Je rends grâces.
- J'attends le Messie.

Il ajoutait : Je crois qu'un juif à qui on poserait la même question dirait exactement la même chose. Amen !